



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

IL Y A TRENTE ANS



Le 10 décembre 1948, au cours de sa troisième session, l'Assemblée générale des Nations-Unies, qui se tenait exceptionnellement à Paris, au Palais de Chaillot, proclamait la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Cet événement est un des grands moments de l'Histoire contemporaine. La Déclaration a voulu définir l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations. Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sécurité de sa personne. Nul ne doit être tenu en esclavage ou en servitude, ni être soumis à la torture ou à des traitements cruels, inhumains ou dégradants. Nul ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé. Tout individu a le droit de circuler librement, de choisir sa résidence, de quitter le pays qu'il a choisi ou le sien et d'y revenir. Il a droit à une nationalité, dont on ne peut le priver et dont il peut changer, droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion, droit d'expression et d'opinion, droit à l'éducation et à un niveau de vie suffisant, etc.

Contrairement aux pactes qui en découlent, la Déclaration n'est pas un instrument juridique contraignant, mais la plupart des constitutions adoptées par des États depuis 1948 se réfèrent à elle, et un nombre important de conventions et de recommandations ont été proposées et ratifiées par les États membres, les engageant directement. Elles concernent, entre autres, l'indépendance des pays et peuples coloniaux, le travail forcé, le droit syndical, l'éducation pour tous, l'utilisation de la radiodiffusion par satellite, les biens culturels en cas de conflit, etc.

Peut-on dire que la Déclaration est universellement respectée ? Non, hélas ! Il y a toujours des victimes affamées, persécutées, torturées, dont

(suite page 4)

Chroniques de la Résistance

Marcel Ferrières ou le métier d'homme

Plus une âme est limpide, plus elle est pudique. Il n'est ni tentant ni facile de la déchiffrer. Pourtant, Marcel Ferrières nous a livré sa clef dès sa première jeunesse : il n'avait pas dix-neuf ans quand il fut reçu à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Ecole Polytechnique ; il avait l'étoffe d'un savant, comme le prouvent les archives de l'Académie des Sciences. Or, il délaissa la rue d'Ulm et choisit le métier d'ingénieur. Je ne crois pas me tromper en écrivant que cette décision fut guidée par une certaine idée du métier d'homme. Le sang calviniste et la rigueur cévenole auraient pu pousser le jeune Ferrières vers la recherche pure et la pureté de la recherche. Mais l'aptitude au commandement l'aida sans doute à se convaincre que la glaise est faite pour être pétrie. La génération du feu (dont il partagea les risques dès 1916) avait été formée par des maîtres kantiens, dont Péguy corrigea l'enseignement par la plume et l'exemple : « Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains. »

Il faut penser à l'ingénieur en chef Marcel Ferrières pour sentir à quel point sa race était bien celle de Jean Cavaillès, son beau-frère dès 1926, son frère en vérité après le 18 juin 1940. Le timbre spirituel de Cavaillès était d'une sonorité si pleine qu'on le percevait dès le premier mot. Quiconque l'avait approché savait qu'il avait l'humeur trop généreuse et trop prophétique pour s'accommoder, fût-ce un instant, des semblants de la défaite. Mais nul, sans doute, hors sa sœur Gabrielle, ne le connaissait assez profondément pour deviner qu'il jetterait délibérément « le glaive de l'esprit » au bénéfice, non seulement du renseignement militaire, mais aussi du sabotage des installations ennemis. Parce qu'il était un pur philosophe, le fondateur du groupe action « Cohors » ne voulut être qu'un pur combattant. Groupe action : c'était bien là qu'il avait donné rendez-vous à Marcel Ferrières ; c'était bien à cela seul qu'ils étaient l'un et l'autre prédestinés, non par une grâce mystérieuse, mais par une conscience inflexible.

Si je me propose de dépeindre et de ranimer le visage de Ferrières bravant la mort sans l'appeler, deux images se forment aussitôt. Je vois ses yeux fixés sur le brasier que Gabrielle vient d'allumer, en présence de la Gestapo, dans la sourcière tendue après l'arrestation de Jean ; sans se laisser distraire par les coups de

feu dont il est la cible, il y jettera dans moins d'une seconde les documents qui, s'ils tombaient entre les mains de l'ennemi, leur livreraient les noms de nouvelles victimes. Il a le front serein de celui qui ne balance pas le pour et le contre, parce qu'il est lui-même tout entier dans un des deux plateaux et que l'autre restera vide éternellement. La seconde image est celle de deux mains décharnées qui se rejoignent parmi les guenilles d'un camp de la mort : elles rassemblent les feuillets déchirés d'une Bible, trésor interdit que le protestant Marcel Ferrières partagera tout à l'heure avec un fils de saint Benoît, comme il a réparti les miettes de son pain entre d'autres compagnons.

C'est avec ses yeux du 28 août 1943, avec ses mains, épuisées et invincibles, de Buchenwald, que Marcel Ferrières resuscitera au dernier jour. En refermant le livre que sa compagne d'un demi-siècle et d'éternité a gravé dans le marbre veiné des grandes douleurs *, il m'a semblé que Gabrielle Ferrières avait trouvé la quiétude. Prisonnière au secret pendant cinq mois dans un cachot de Fresnes, cette musicienne accomplie entendait un accord parfait : la fierté d'être la femme et la sœur de deux hommes également dignes l'un de l'autre aurait suffi à la préserver du désespoir. Elle savait bien, elle sait mieux encore aujourd'hui que, comme le masque de la défaite sur le visage de la France, la mort est un mensonge.

Maurice SCHUMANN,
de l'Académie française.

* Gabrielle Ferrières : « Jean Cavaillès, philosophe et combattant, 1903-1944 ». Presses Universitaires de France, 1950.

La lutte contre le nazisme

Nous avons relevé dans *Le Figaro* l'entrefilet suivant :

La chancellerie étudie l'opportunité du dépôt d'un projet de loi tendant à permettre aux associations de résistants et victimes du nazisme de se constituer partie civile lorsque « des articles ou des émissions » leur paraîtront une « justification » du nazisme. Cette précision est contenue dans une lettre adressée par le premier ministre aux présidents des groupes communistes de l'Assemblée nationale et du Sénat.

40R 4616

Au revoir Jeannette, bienvenue à Suzon et Bonne Année à toutes

Ce n'est qu'un au revoir, en effet, que nous disons à Jeannette L'Herminier, car nous aurons souvent la joie de la retrouver, elle nous l'a promis, boulevard Saint-Germain. Mais, après dix ans de dévouement à l'A.D.I.R., elle a demandé, en raison de son état de santé, à être déchargée de ses fonctions de secrétaire générale, de sorte que le conseil d'administration, malgré tous les regrets qu'il éprouve à se séparer de Jeannette, si aimée de toutes et dont les qualités ne sont plus à démontrer, a bien dû se résigner à la remplacer.

Suzanne Hugounenq lui a paru toute désignée pour reprendre le flambeau. Et c'est à l'unanimité qu'elle a été élue secrétaire générale, le 20 novembre dernier. Outre ses camarades des 27 000, la plupart d'entre vous connaissent bien Suzon et seront certainement heureuses de la voir mettre au service de l'A.D.I.R. son efficacité sereine qui n'a d'égal que sa gentillesse. Le 18 décembre dernier, au foyer du boulevard Saint-Germain, nous avons accueilli Suzon dans ses nouvelles fonctions et exprimé à Jeannette notre gratitude. Le 14 janvier, nous

avons fêté les Rois avec la galette et la tombola traditionnelles. Deux occasions de se souhaiter la bonne année et de la souhaiter à celles des autres sections, présentes ou absentes.



la chose la plus sensée qu'il puisse faire.

« L'Allemagne de demain, expliquait-il, sera différente de celle que nous avons connue. Ce sera une Allemagne nouvelle sous la conduite de l'homme qui va décider de notre destin et de celui du monde entier pour des siècles à venir. Tu seras scandalisé si je te dis que je crois en cet homme. Lui seul peut préserver notre pays bien aimé du matérialisme et du bolchevisme ; c'est grâce à lui seul que l'Allemagne regagnera l'ascendant moral qu'elle a perdu par sa propre folie. Tu n'en conviendras pas, mais je ne vois pas d'autre espoir pour l'Allemagne. Il nous faut choisir entre Staline et Hitler, et je préfère Hitler. »

Ainsi, le problème est posé. Avec une exemplaire sobriété, Fred Uhlman retrace la progression du fanatisme qui touche toutes les classes d'un pays humilié par la défaite de 1918, épaisse par les conséquences d'un traité de paix déplorable. En quelques pages, il réussit à créer une atmosphère obsédante, faite de douleur et de fidélité. Quarante années n'ont pas réussi à effacer le passé... « Il y avait mille ans, j'avais été l'un des leurs... » Sa réussite américaine est tissée de nostalgie et de regret. Il évoque son pays, ses parents... Conrad. Leurs promenades à travers la campagne, les collines bleutées de la Souabe, la Forêt-Noire et ses bois sombres... « Mes blessures ne sont pas cicatrisées, dit-il, et, chaque fois que l'Allemagne se rappelle à moi, c'est comme si on les frottait de sel. »

« Peut-être un jour nos chemins se croiseront-ils de nouveau », avait écrit Conrad... Après un aussi long silence, comment les chemins de ces deux amis se sont-ils rejoints ? Il faut l'entendre dire par Fred Uhlman lui-même.

Gabrielle FERRIÈRES.

Chronique des livres

L'Ami retrouvé, par Fred Uhlman

Un petit livre * que l'on ouvre un soir et, soudain, cette révélation, ce coup au cœur.

Quelqu'un vous a pris par la main pour vous conduire tout au long des années vers un achèvement qui ressemble à un début d'éternité.

« Il entra dans ma vie en février 1932 pour n'en jamais ressortir. »

Hans Schwarz est le fils d'un médecin juif ; il a seize ans, il est l'élève du Karl Alexander Gymnasium de Stuttgart, le lycée le plus renommé du Wurtemberg. Par une grise et sombre journée de l'hiver allemand, alors que la voix lasse et déillusionnée d'un vieux professeur n'arrive pas à tirer les élèves de leur somnolence, la porte de la classe s'ouvre pour livrer passage à Conrad Graf von Hohenfels, héritier d'une famille souabe dont l'histoire est mêlée à celle de son pays.

« Nous le regardions fixement comme si nous avions vu un fantôme. Probablement, tout comme les autres, ce qui me frappa plus que son maintien plein d'assurance, son air aristocratique et son sourire nuancé d'un léger dédain, ce fut son élégance... S'il avait disparu aussi silencieusement et mystérieusement qu'il était entré, cela ne nous eût pas surpris. »

Hans, qui, jusqu'à l'arrivée de cet étrange garçon, avait vécu en solitaire, décide que le nouveau venu sera l'ami « pour qui il aurait volontiers donné sa vie ».

« Entre seize et dix-huit ans, dit Fred Uhlman, les jeunes gens allient parfois une naïve innocence et une radieuse pureté de corps et d'esprit à un désir passionné d'abnégation. »

Qui de nous n'a connu au cours de son adolescence cet élan, cette soif d'absolu,

ce besoin de donner le meilleur de soi-même, de partager, qui sont les prémisses de l'amour dans ce qu'il a de plus rare et de plus généreux...

Deux garçons cheminent ensemble. Ils vont au lycée, en reviennent, se raccompagnent à la porte de leurs demeures réciproques. Un jour, après quelques hésitations, Conrad accepte de franchir le seuil de Hans, mais les grilles de son château « surmontées de griffons élevant très haut l'écu des Hohenfels » ne s'ouvrent que beaucoup plus tard devant son ami. Hans constate que le château est désert ; hormis le domestique qui les accueille, nul n'est là pour les recevoir. En passant devant une porte ouverte, Hans entrevoit une chambre à coucher... « Il y avait des photographies dans des cadres d'argent... L'une d'elles ressemblait presque à Adolf Hitler, ce qui me stupéfia. »

Nous sommes en 1932 ; la tempête qui commence à souffler sur l'Allemagne atteint la Souabe. Une idéologie s'installe, à laquelle les parents de Conrad vont souscrire.

L'atmosphère du lycée change. Le vide se fait autour de Hans. Hans, qui, jusqu'alors, vivait heureux entre son père et sa mère, qui avait grandi parmi les juifs et les chrétiens sans songer à une différence, laissé à lui-même et à ses idées personnelles, Hans prend conscience de tout ce qui le sépare des Hohenfels. « N'est-il pas temps pour nous deux de faire preuve de maturité, de renoncer au rêve et d'affronter la réalité ? » dit Conrad.

Le docteur Schwarz décide d'éloigner son fils du drame qui se prépare et de le faire partir pour New York. Presqu'un an après l'entrée de Conrad dans sa vie, Hans s'éloigne : deux jours avant son départ, il reçoit une lettre de Conrad, qui lui exprime sa tristesse de le voir partir, mais qui pense aussi que c'est

Le Mont-Valérien

De lieu sacré qu'il était depuis l'époque gauloise, le Mont-Valérien est devenu en 1940 un haut-lieu de la Résistance, ayant acquis la triste célébrité de servir de cadre à l'exécution de plus de 4 500 résistants et otages.

Le fort fut construit par Louis-Philippe et s'illustra dans la défense de Paris en 1870-1871. La chapelle, de style gothique, attira autrefois les pèlerins. Déclassée, elle devait être la dernière prison des condamnés à mort. Sur ses murs, on peut encore lire les inscriptions tracées pendant les heures d'angoisse précédant les exécutions.

Dès la Libération, le général de Gaulle vint consacrer l'endroit au cours d'une manifestation solennelle. En 1946, le gouvernement provisoire de la République décida que serait érigé sur le Mont-Valérien un monument commémoratif de la guerre 1939-1945. Seize corps de martyrs furent amenés et déposés dans une crypte provisoire aménagée dans une casemate. Et, le 18 juin de chaque année, le chef de la France libre venait présider la cérémonie d'anniversaire organisée par la Grande Chancellerie de l'Ordre de la Légion d'honneur.

C'est en 1958 que le général de Gaulle, devenu président de la République, fit édifier le Mémorial de la France combattante : l'esplanade et le mur de pierre de 100 mètres, adossé à la forteresse, décoré d'une grande croix de Lorraine en grès rouge d'Alsace, et de seize hauts-reliefs en bronze symbolisant les divers aspects de l'héroïsme des combattants. Par deux portes situées sous les bras de la croix de Lorraine, on entre dans

* Gallimard éd. Collection « Du monde entier ».

la crypte où furent transférés les seize cercueils dans la nuit du 17 au 18 juin 1960. Au centre, fut placée une urne contenant des cendres recueillies dans les fours crématoires des camps.

Ce que nous ferons, le 11 juin, c'est un pèlerinage le long du *parcours du souvenir*. Après être entrées dans la crypte et nous être recueillies devant les seize cercueils disposés en demi-cercle, nous monterons un escalier qui nous mènera en haut de la butte, vers la chapelle. De là, nous gagnerons le belvédère dominant la clairière où tombèrent les 4 500 martyrs. Une plaque de marbre gravé indique le lieu des exécutions. Nous redescendrons ensuite vers la crypte. En silence, car il est probable que nous n'aurons guère envie de parler.

Renée-Claude Bernet

Un livre sur Renée-Claude Bernet vient de paraître, qui relate son passé résistant et le lie à sa vocation artistique.

Je n'insisterai pas sur les témoignages qui rappellent ses engagements et son courage, nous les connaissons toutes, mais sur l'œuvre qu'avec les conseils de France Audouï elle a su créer.

Je me rappelle leur exposition de 1970 et les débuts délicats et charmants de Renée dans cet art difficile qu'est la peinture ; je me souviens aussi de cette *Aurore de tristesse et d'espoir* qui, à la mairie du IV^e arrondissement, émut tant de visiteurs lors de l'exposition, à l'automne 1971, *L'Art issu de la déportation*. De ces toiles, je gardais le souvenir du poète qui dévoilait le peintre, et voilà que je découvre en parcourant ces pages une coloriste vigoureuse qui s'échappe vers la joie. Joie des fruits, des fleurs, des paysages, joie frissonnante des survols nocturnes et du mistral qui souffle sur la mer.

Ainsi, le poète « qui se confie à une coccinelle », tout en nuances, tout en douceur, explose même dans une nature morte et révèle les faces multiples d'une sensibilité toujours en éveil.

Mais le passé de Renée ne nous a-t-il pas appris qu'elle aimait puissamment la vie ? Aujourd'hui, elle l'appréhende à... pleins pinceaux.



L'Arbre sage (huile).

IN MEMORIAM

Sofka Nossowitch



La mort a fini par s'emparer de Sofka. Depuis le temps qu'elle rôdait autour d'elle ! Jeune infirmière russe engagée dans l'armée Wrangel, Sofka avait contracté le typhus en 1920 et s'en était tirée avec une demi-surdité, que la Gestapo, à coups de poing, devait rendre plus tard quasi totale. Emigrée en France, elle avait été atteinte de tuberculose et traitée en Suisse, d'une façon assez aberrante, par des piqûres de tuberculine qui lui donnaient de violents accès de fièvre. Plus tard, elle eut un cancer et subit l'ablation d'un sein.

Viennent 1940, la défaite, la Résistance et l'engagement dans l'O.C.M. Arrêtée en 1943 et condamnée à mort, Sofka est graciée. Condamnée à mort à mon tour, je la retrouve à Berlin en juin 1944 sous des bombardements terrifiants. Dans la prison d'Alt Moabit, comme dans celle de Barnimstrasse, où nous séjournons successivement, une partie des bâtiments sont écroulés et calcinés. D'autres prisonniers que nous y ont perdu la vie. Graciée, je suis envoyée à Cottbus, où Sofka arrive bientôt après un détour par Lübeck (on se demande pourquoi).

A partir de ce moment, nous ne nous quitterons plus. À Ravensbrück, où j'ai la chance, grâce à elle, de faire la connaissance de son amie Jacqueline Richet, elle fait une deuxième évolution tuberculeuse et entre au Revier. Nous lui avons promis, Jacqueline et moi, de ne pas la laisser derrière nous si nous quittions le camp, de sorte que, la veille du départ pour Mauthausen, nous allons, non sans appréhension, la tirer de sa paillasse. Toute fiévreuse, elle enfile ses hardes et nous suivit. Nous roulons quatre jours durant dans des wagons à bestiaux, où il est impossible de s'asseoir autrement que recroquevillées les unes sur les autres, avec un morceau de pain et deux ronds de saucisson pour toute nourriture.

Après cet horrible voyage, c'est la montée vers le camp sur un chemin bosselé et verglacé, où nous trébuchons avec la peur du coup de pistolet si nous tombons (les quelques cadavres que nous voyons écroulés au bord du chemin sont éloquents), puis l'arrivée et l'attente, seize heures durant, dans la neige. Pauvre Sofka ! Dans l'état où elle est, elle en mourra. Eh bien ! non. Elle résiste, et nous la ramènerons finalement en France.

Plusieurs mois de sanatorium, et la mort s'éloigne. Mais Sofka fera une troisième poussée tuberculeuse et sera soignée à l'hôpital Laennec par les moyens chimiques découverts entre-temps. Elle perd la vision d'un œil, et sa surdité s'aggrave. On en est réduit avec elle au tête-à-tête, car, dès qu'une conversation devient générale, elle en est exclue. C'est pourquoi on ne la verra presque jamais boulevard Saint-Germain.

Comment la décrire à ceux qui ne l'ont pas connue ? Dès ma première rencontre avec elle, son originalité m'avait frappée. Elle m'apportait les renseignements militaires de la région Nord, que je tapais à la machine avant de les porter

à quelqu'un d'autre. Mais nos rendez-vous clandestins à des stations de métro étaient peu propices au bavardage. Nos retrouvailles dans la cour d'Alt Moabit, où, à dix pas l'une de l'autre, Sofka, Vicky Obolensky et moi tournions en rond, les fers aux mains, sous l'œil vigilant d'une gardienne, ne l'étaient pas davantage. Notre amitié ne s'est vraiment développée qu'à Ravensbrück, où nous occupions, tête-bêche, la même paillasson et partagions la même angoisse au sujet de Vicky, disparue, un jour, de Barnimstrasse et — mais nous l'ignorions — découpée à la hache à Ploettensee.

Chère et déconcertante Sofka ! Une résistance d'acier jointe à un fatalisme oriental. Si notre autre Jacqueline ne lui avait fait le cadeau somptueux d'une paire de bas de laine, si je n'avais pas volé une grande feuille d'ouate pour la coudre sous la doublure de son manteau et fabriqué pour elle des moufles avec du drap de la Wermacht, elle se serait laissée geler sans lever le petit doigt. Le système D, évidemment, est plus dans les cordes des Français (bien que les Russes du camp l'aient assez bien pratiqué). Sofka était un personnage de Dostoïevski — qu'elle trouvait le plus grand — et je l'imaginais très bien discutant toute la nuit avec d'autres « possédés » en fumant cigarette sur cigarette.

Elle était passionnée de politique et, si l'on n'était pas de son avis, on se faisait incendier, car, si elle manquait de réalisme, ses motifs étaient toujours nobles. Après la guerre, alors que je travaillais à plein temps, j'allais quelquefois déjeuner avec elle. Elle imposait le sujet de la conversation et exigeait mon approbation. Je rentrais à mon bureau épousé. Tous ses amis ont connu ces joutes oratoires qui se soldaient parfois par des brouilles, suivies de réconciliations. Mais il n'y a jamais eu de brouille entre elle et moi, ni avec Jacqueline Richet, devenue Souchère. Nous avons supporté patiemment ses diatribes en attendant que « ça se passe ». Ça se passait toujours. Elle était foncièrement honnête et elle avait une telle chaleur humaine ! Elle nous aimait et nous l'aimions. Dans d'autres domaines, d'ailleurs, elle était tout à fait raisonnable, se contentait de peu, ne se plaignait jamais. Ses exigences étaient seulement intellectuelles et affectives.

Elle avait une forme d'intelligence particulière, que sa difficulté à s'exprimer rendait plus ardue encore pour des Français dits cartésiens. Incroyante et mystique à la fois, toujours « en recherche », elle attendait un signe (est-il venu à la fin ?), ce qui lui permettait de me reprocher violemment mon incroyance. Je trouvais cela d'autant plus injuste qu'elle m'avouait, quelques jours plus tard, sans la moindre gêne, qu'elle en était toujours au même point. Son honnêteté était sans faille.

Elle aimait la France, mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Nourrie des grands principes de la Révolution, obligée par sa grand-mère de ne parler que français en sa présence, elle se faisait de la France une représentation idéale qui souffrit beaucoup de la confrontation avec la réalité. À Paris, elle dut gagner sa vie comme mannequin — elle était très jolie, mince, et portait la toilette avec chic — puis comme masseuse de beauté. Le temps aidant, s'étant fait des amis, elle modifia son opinion, se rendit compte que la vraie France n'était pas celle de la haute couture ou du Boeuf sur le Toit, ni celle du capitalisme effréné, ni celle de la petite bourgeoisie rabougrie, et que sa cause méritait d'être défendue. Ce qu'elle fit avec un courage indomptable quand le moment fut venu.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 10 Mars 1979 après-midi

6, RUE ALBERT-DE-LAPPARENT, 75007 PARIS (METRO SEGUR)

Samedi 10 mars, à 15 heures : réunion de l'assemblée générale.

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 aux Champs-Elysées, angle de la rue Balzac.

De 19 h 15 à 21 heures : réception, 6, rue Albert-de-Lapparent.

Un service d'autobus assurera le transport de la salle de réunion, 6, rue Albert-de-Lapparent, à l'Etoile et retour.

Dimanche 11 mars, à 9 h 45 : départ en autocar du 241, boulevard Saint-Germain.

11 heures : cérémonie et visite du Mont-Valérien.

12 h 30 : déjeuner au Cercle militaire, 12, rue de l'Indépendance-Américaine, à Versailles.

Retour à Paris en autocar, vers 16 h 30.

La participation aux frais de ces deux journées est de 180 F. Pour celles qui

ne pourraient pas nous accompagner le dimanche, le prix demandé est de 60 F.

Il est indispensable de s'inscrire dès le reçu de ce bulletin. Nous demandons à nos camarades de bien vouloir régler en même temps le prix de leur participation, soit à l'A.D.I.R., soit à leur délégue régionale. Le nombre des places étant en effet limité, nous serons obligées de refuser celles qui ne se seraient pas acquittées à l'avance.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Mmes Billard, Degeorges, Ferrières, Flamencourt et Hugounenq.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont

la possibilité de poser leur candidature. Selon la décision prise par l'assemblée générale du 10 mars 1973, les candidatures nouvelles doivent être déposées au siège de l'A.D.I.R. deux mois avant la date de l'assemblée générale.

Nous rappelons que le pouvoir contenu dans le présent bulletin remplace la signature d'une feuille de présence. Il faut le donner avant d'entrer en séance pour recevoir un bulletin de vote.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serons reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1979 (montant minimum : 25 F).

C.C.P. : A.D.I.R. 5266-06 Paris.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception du bulletin sont priées de nous excuser de ce rappel.

RECHERCHE

On recherche la trace d'Amanda Stassard, d'origine belge, habitant à Paris, rue Lauriston, où elle fut arrêtée à l'âge de vingt ans. Elle fut déportée à Ravensbrück en janvier 1944.

Sa mère et son père furent également arrêtés, et sa mère serait morte à Ravensbrück.

Ecrire à M. Lucien Mauriceau, 62, avenue du 8-Mai-1945, 93150 Le Blanc-Mesnil, tél. 931-25-60.

IL Y A TRENTE ANS

(suite de la page 1)

les cris nous angoissent et le silence bien davantage encore. Mais les échecs et les rechutes ne doivent pas nous cacher les réalisations. Il est heureux que la mauvaise volonté ou la fourberie des hommes ne décourage pas les défenseurs de la dignité humaine.

L'Année Internationale des Droits de l'Homme vient de s'achever, faisant place à celle de l'Enfant. On passe facilement de l'une à l'autre, car cet enfant a, lui aussi, des droits, à commencer par celui de ne pas mourir de faim. Le petit squelette choisi par l'U.N.I.C.E.F. pour son affiche nous le rappelle douloureusement. Là encore, devant l'immensité de la tâche, on est tenté de baisser les bras. Mais on a tort. L'espérance, comme disait Bernanos, est un risque à courir.

Suzanne HUGOUNENQ.

Sa naturalisation lui sauva peut-être la vie, car, de nous trois, Sofka, Vicky et moi, agents de l'O.C.M., coupables des mêmes crimes, - seule Vicky, demeurée russe, fut exécutée.

avec la vieillesse, sa véhémence s'apaisa quelque peu, et les « scandales », comme elle appelait les discussions qui tournaient mal, s'espacèrent. La liberté était toujours traquée quelque part dans le monde, en particulier dans le pays qui avait été le sien. Elle s'en affligeait et s'en indignait encore, mais avec moins de fureur. C'était presque dommage. Nous étions habituées à notre Sofka, excessive et raisonnable à la fois, intelligente et illogique, violente et tendre. Mais elle était restée la même amie fidèle, attachante, reconnaissante de la moindre gentillesse.

Je n'ai pas voulu donner d'elle une image d'Epinal, et peut-être me le reprochera-t-on ? Mais c'eût été la trahir, et nous ne nous sommes jamais mentis. C'était une personnalité ardente, tumultueuse et noble. Le vide qu'elle laisse est à sa dimension.

Jacqueline RAMEIL.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Notre camarade Renée Bernet nous a fait part de la naissance d'une petite fille chez son neveu.

MARIAGES

Francine Mercier, fille de notre camarade Jacqueline Mercier, a épousé Henri Mestrallet. Poigny-la-Forêt, 6 octobre 1978.

DÉCÈS

Notre camarade Marguerite Flamen-court a perdu sa sœur. Beaugency, 2 janvier 1979.

Notre camarade Charlotte Mahé est décédée. Nantes, 30 novembre 1978.

Notre camarade Sophie Nossowitch est décédée. Paris, 30 novembre 1978.

Notre camarade Léonie Schneider, ancienne délégue de l'A.D.I.R. de Moselle,

Concours de la Résistance

Ce concours est fixé au jeudi 15 mars 1979 sur les thèmes suivants :

Classes de troisième :

Les résistants n'ont pas combattu pour la gloire, mais pour sauver la France et ressusciter la liberté. Cependant, leur combat fut héroïque et glorieux. Recherchez et faites revivre les actions, les succès et les revers, les exploits des résistants de votre département.

Classes terminales :

En quoi la Résistance a-t-elle contribué à la sauvegarde et à la promotion des Droits de l'Homme ?

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ.

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739
Imprimerie LESCARET, PARIS